

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mont-Royal de Robert Marteau (Éd. Gallimard)

Thomas Pavel

Numéro 26, été 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pavel, T. (1982). *Mont-Royal* de Robert Marteau (Éd. Gallimard). *Lettres québécoises*, (26), 89–89.

Mont-Royal

de Robert Marteau
(Éd. Gallimard)

Nous vivons dans un temps profondément troublé. Le mécontentement se fait entendre de partout ; le consensus joyeux, la confiance en quelque sens, en quelque tâche qui irait de soi nous font défaut. Les explications ne manquent pas ; on nous en fournit de tous les côtés. Certains accusent les structures sociales, d'autres l'économie, d'autres encore la science, la technique, les pénuries, l'abondance, le crépuscule des Dieux, la disparition de l'homme. De cette révolte généralisée la voix de Robert Marteau se sépare nettement, bien que le thème majeur de son dernier livre soit le rejet de la civilisation contemporaine. Cette voix nous propose les méditations d'un poète solitaire, notées au fil des jours à propos de promenades sur le Mont-Royal. L'endroit est paradoxal : oasis au cœur d'une métropole nord-américaine, le Mont-Royal offre au regard du promeneur le paisible éclat de ses arbres, de ses fleurs, de ses oiseaux, de son hiver : « Depuis hier, le jardin n'est que cristallerie. Le buisson de vinaigriers ploie sous les pendants. Lustre abandonné dans la neige, la lumière s'y brise en menue paille. Des pelletées d'étoiles s'éteignent dans un métal sans matière. Soudain, la plume rose d'un lilas boréal, le frisson d'une colombe abattue » (p. 9). Mais ce n'est pas assez loin de la ville contemporaine pour que la contemplation amère du cours actuel des choses ne trouble pas le promeneur. « À la vénération du monde s'est substituée l'explication. Les grands textes mythiques, polyphoniques et polythéistes disent l'inépuisable pluralité qui nous tisse et en quoi nous sommes tissés... S'il y eut des peuples innocents, c'est-à-dire de nulle nocivité, ce furent bien ceux des Indes ou Amériques. On m'a dit 'Je déplore leur disparition, mais je préfère Bach aux tambours.' C'est n'avoir pas entendu Bach que parler ainsi et ne l'avoir écouté que par distraction. » (p. 10-11). Les thèmes du livre sont ainsi posés dès le départ : la beauté de la matière du monde et la déchéance contemporaine : « *Dimanche 22 avril*. L'ombre de l'été déjà sur les derniers pans de neige isolés autour du marais et maintenus par l'abri des sapins... Le monde n'a pas attendu d'être nommé pour vivre : la roulette du carouge et le cri du corbeau sont plus perpétuels que l'anapaste, le psaume, le verset. » (p. 50). L'antériorité du monde par rapport au langage est humblement répétée : « Ce n'est pas le tamis qui est bon, ni ce qu'il retient, mais ce qui le traverse »

(p. 30), ou : « Quelle manie de transformer tout en écriture. Un pouillot s'appuie sur un arbre sec, puis d'un vol bref décrit un arc qui l'amène à un branchillon... Il est une bouffée de vie, un acte pur. Sur lui je n'ai nulle prise. » (p. 95). Les peuples anciens respectaient le monde, ils en parlaient peu et indirectement, à travers le mythe de « l'inaliénable, indivise royauté de chaque être humain » (p. 39). Ce mythe est universel : « Qu'on regarde les images anciennes, en Amérique, en Égypte, dans les Indes orientales, et l'on verra que toujours la purification et l'élévation trouvent leur support, leur échelle, dans la colonne des vertèbres à la fois flûte, où monte le feu musical et le serpent qui s'érige. » (p. 48). De nos jours, seuls les primitifs gardent encore un souvenir du divin dans l'homme, tels ces Africains montrés à la foire en France, comme curiosité de l'Empire. L'auteur, enfant, perçoit leur noblesse : « Rien d'humilié, ni d'arrogant : une hauteur naturelle portait ces gens si au-delà de nous qu'il m'était permis déjà de prendre la mesure de notre âme. Je ne savais pas encore que la collusion du christianisme et de l'Empire romain avait créé l'infamie occidentale. » (p. 22).

Contre cette infamie, un seul recours : « en Occident, l'art seul s'est manifesté comme refus du code substitué à la parole traditionnelle. Je veux dire que le bâtisseur roman et le gothique s'efforçaient, contre la loi, à reconquérir leur instinct pour retrouver le culte réel que toute l'Afrique pratiquait alors, et tous les peuples de l'hémisphère sud, et tous ceux d'Amérique. » (p. 22-23). De tout ceci, nous nous sommes débarrassés, comme d'une superstition. « Certes, puisqu'en nous il n'est plus rien qui soit apte à une supérieure station ou suprême attention et que la suppuration tout entière et que le comput sont tentés de telle sorte qu'ils nous mettent hors de nous. » (p. 36). Les ouvriers de cette destruction sont « les singes intellectuels. » On les trouvera « en tous lieux où se dispensent les prébendes, en toute place où l'on ne distribue pas les coups. Ils ont détourné la parole de la voie et vendent au plus offrant les mots qu'ils ont vidés de sens... Tout le texte des temples, ils vont vous le mettre en équation, et votre illusion ils vont vous expliquer qu'elle n'est qu'illusoire. Or, ils ont raison car la réduction qu'ils opèrent vous retire le territoire même où vous aviez à vivre. » (p. 39). Entre mythe et mystification, une différence considérable s'impose : « Quant on dit que le mythe Démocratie a fondé les États-Unis on avance une contrevérité pour la raison que l'on désigne ainsi non pas un mythe, mais un concept, dont la croissance est consécutive au retrait engendré par l'affaissement du spirituel et le déclin de l'âge. Le mythe en terre américaine était constitué, vécu, transmis par les peuples indiens que l'antimythe Démocratie a enterrés, avec la bénédiction invertie de l'anti-religion d'esprit darwinien par quoi est entérinée la loi de survie des plus forts et des mieux armés contre tout espoir et toute espérance, contre toute présence d'espace spirituel. » (p. 39). L'espoir persiste cependant, dit par le poète ; l'éblouissante beauté du monde révélée à lui sur le Mont-Royal, il la retourne à cet endroit privilégié, qu'il investit, au long des pages, d'un caractère mythique. Car « pour détruire la racine du mythe, il faut anéantir la semence même de l'homme. » (p. 32).

Thomas Pavel

